

DIX-HUIT ANS – MARGUERITE DURAS



Les deux premières pages de *L'Amant* — Marguerite Duras a plus de soixante ans lorsqu'elle l'écrit — en disent long sur la bascule fulgurante de la jeunesse dans la vieillesse. Son visage, page écrite à réécrire, de parchemin en palimpseste de rides, lignes temporelles simultanées, brisées, enchevêtrées. Lire le visage d'une vie en deux pages : « un jour j'étais déjà âgée [...] très vite dans ma vie il a été trop tard [...] à dix-huit ans j'ai vieilli ; les gens qui m'avaient connue à dix-sept ans ont été impressionnés quand ils m'ont revue, deux ans après ». D'un coup. Ça tombe comme l'annonce d'une fin, « trop tard ».

Dix-huit ans, l'âge dans une image. Elle est seule à la voir. Elle l'a regardée longtemps avant d'écrire *L'Amant*. Et puis un corps ramassé, raboté aux cervicales, aggravé par les cols roulés, les foulards, les écharpes qui montrent qu'un cou manque ici, avant la trachéotomie. Écrire, comme si on enfonçait un clou toujours plus profondément dans le vivant, écrasait le corps pour résister à la feuille sur laquelle s'écrit l'histoire d'une image qui a stoppé net le temps biologique. On sait depuis *La Douleur* que la vie qui s'écrit s'ordonne du refus de la continuité, qu'elle s'accommode de l'incohérence, et qu'elle reprendra même après un long coma.

Après les âges, il y a les dates, il y a les « c'était une autre année », les « une autre fois », les « une fois », les « avant », le passé encore pas passé. Et il y a à la toute fin de *La Douleur*, le recommencement d'Aurélia Paris, « j'ai dix-huit ans. J'écris. » Toujours écrire *L'Amant* en miroir, « il est arrivé quelque chose lorsque j'ai eu dix-huit ans qui a fait que ce visage a eu lieu. » Et si le

quelque chose agite la lecture pour le connaître, comme la mère répond « écrire quoi ? » à sa fille qui veut écrire, alors autant rester à ces deux premières pages, à ce regard à l'arrière de lui, à vie. Garder la douleur brutale et lancinante à l'arrière de soi, océanique. Et l'alcool. Le paradoxe des liquides qui ne dissolvent rien. L'ivresse de l'immobilité pour ne plus y voir net dans le temps et l'espace, ça fait des atmosphères, de lointains opaques, des aboiements des chiens venus de derrière la brume du fleuve qui rejoint l'horizon. La douleur se répète en éternelle petite musique, désir des prémisses du bonheur noyé, cœur flottant. Et plus on vieillit, plus on a besoin d'être porté, ou de dériver. Le bonheur devient une vieille chose aussi, depuis le temps. Car même pour les souvenirs, « c'est trop tard ». « Dès que j'ai commencé à boire, je suis devenue une alcoolique. J'ai laissé tout le monde derrière moi ». L'alcool est un hors-bord. Écrire à l'arrière de soi comme on décide d'aller à la rencontre de sa solitude. Seule jusqu'au bout de sa solitude.

Est-il possible de dire sans mentir, image à l'appui, qu'on reconnaît le visage de Duras avant ses dix-huit ans, éclaboussée de lumière, de jouissance inconnue et démesurée. « Très vite dans ma vie il a été trop tard ». Nouveau visage, définitif, parcheminé. Océanique, encore. À vide la solitude fixée dans la jeunesse obstinément : « Je veux écrire. » Encore la mère « écrire quoi ? » Son visage, son plus grand livre. « Ou la mort, ou le livre. »

L'alcool et l'écriture ne consolent de rien, ne renouent avec aucun bonheur, n'effacent aucune douleur. Il y a un regard qui est là pour le rappeler et un visage pour l'écrire. « Le corps des écrivains participe de leurs écrits. » Nul doute que la vieille dame de dix-huit ans en savait quelque chose.

Corinne Rondeau